



N° 08/01 – Janvier 2008

LES DIASPORAS CHRETIENNES PROCHE-ORIENTALES EN OCCIDENT

Christian CANNUYER

Le document que nous présentons ici, avec la gracieuse autorisation de l'éditeur, est tiré de la revue belge Solidarité-Orient, N° 241, 1^{er} Trim. 2007 (rue Marie de Bourgogne 8, 1050 Bruxelles). Il tente de nous donner une vue plus exacte des motifs d'émigration des chrétiens d'Orient et de l'apport qui peut être le leur dans le dialogue inter-religieux en Europe.

Il ne cache pas les épreuves subies par les églises chrétiennes en Orient à travers les siècles, mais il nous permet de ne pas en tirer prétexte à nourrir, en nous et autour de nous, la rancœur et l'inimitié. A ce titre, il nous est un élément précieux de réflexion et d'action. Christian Cannuyer est professeur à la Faculté de Théologie de l'Université Catholique de Lille et directeur du bulletin Solidarité-Orient.

Un mot d'introduction

Au printemps 2006, notre Association sœur, l'Œuvre d'Orient a célébré son 150^{ème} anniversaire, marqué par de nombreuses manifestations religieuses et culturelles à Paris et en Province. On se souvient notamment de la réception des patriarches orientaux catholiques par le Président Chirac à l'Élysée, le 15 mai 2006. Les 23-24 mai, un Colloque international sur « L'Œuvre d'Orient, une Œuvre française au service des Églises orientales » s'est tenu à Rome. Solidarité-Orient y était représenté par C. Cannuyer, qui a donné une communication sur les « Diasporas chrétiennes orientales en Occident », à l'Institut Pontifical Oriental, en présence du patriarche copte catholique émérite Stephanos II, des patriarches maronite Sfeir et syrien catholique Pierre VIII, ainsi que du cardinal Daoud, préfet de la Congrégation romaine pour les Églises orientales. Nous vous proposons ici en primeur une version allégée du texte de C. Cannuyer. La mouture complète, étoffée de notes, paraîtra dans les Actes du Colloque, qui sortiront de presse dans le courant de cette année¹. La question de l'émigration des

¹ Signalons qu'à l'occasion de ce 150^{ème} anniversaire, L'Œuvre d'Orient a publié un album **Œuvre d'Orient au service des Églises d'Orient. 2006, année de l'Orient chrétien**, 90 pp. grand format, superbement illustré, qui propose de remarquables synthèses d'universitaires et de journalistes spécialisés (Annie LAURENT, Françoise BRIQUEL CHATONNET, Harald SUERMANN, etc.) sur l'histoire de l'institution jubilaire et des Églises orientales auxquelles elle vient en aide. On y appréciera, p. 81, que les Églises "orthodoxes" soient désignées comme "Églises en communion presque complète avec Rome", terminologie qui me semble nouvelle et si heureusement œcuménique... Pour se procurer cet album au prix de 15€, écrire à L'Œuvre d'Orient, 20, rue du Regard - F 75278 Paris Cedex 06, France.

chrétiens revêt une urgence capitale elle a d'ailleurs été le thème principal du 16^{ème} Congrès annuel du Conseil des Patriarches Catholiques d'Orient (CPCO), tenu au Patriarcat arménien catholique à Bzommar (Liban), du 16 au 20 octobre 2006.

L'Église au Proche-Orient, plus vivante que jamais

L'émigration des chrétiens du Proche-Orient est souvent présentée comme un fléau qui, à terme, risque d'entraîner la disparition totale de leurs communautés dans leurs terroirs d'origine. Il est cependant une réalité que l'on a trop souvent tendance à oublier ou qui est systématiquement tue par les chantages les plus pessimistes de la « mort » des chrétiens du Levant. Ceux-ci sont, dans le monde arabe, nettement plus nombreux aujourd'hui qu'il y a un siècle. Si on peut actuellement les estimer à environ 10 millions ou davantage vivant au Machreq (Égypte, Israël/Palestine, Jordanie, Liban, Syrie, Irak), ils n'y étaient qu'environ 2 millions vers 1914. D'une certaine manière, les communautés sont donc plus fortes qu'autrefois, elles disposent de plus de moyens et de plus de ressources humaines, elles sont aussi beaucoup plus ouvertes sur la modernité, travaillées par des dynamismes nouveaux. Mais il est vrai que la *proportion* des chrétiens par rapport à la population non chrétienne, c.-à-d., dans la plupart des cas, musulmane, est tombée d'environ 15 % (ou plus de 20 %, selon certains auteurs) à moins de 6,5 %. Leur poids dans la société et leur visibilité ont donc fortement décliné et d'aucuns jugent qu'on en est arrivé à un seuil en deçà duquel ils ne compteront plus pour grand chose. Le cas le plus angoissant est paradoxalement celui de la contrée où est née notre foi, la Terre Sainte, Israël et Palestine, où les chrétiens ne représentent plus que moins de 2 % de la population totale. Mais ils sont tout de même encore quelque 7 % de la population arabe d'Israël et 58 % des étudiants arabes de l'Université de Haïfa sont chrétiens. Ce dernier chiffre en dit long sur la capacité des chrétiens à sociologiquement compter pour plus que leur nombre ne laisse présumer. Nonobstant leur réduction et quoi qu'on en dise, les élites chrétiennes gardent des moyens de peser dans la société civile arabe. Il faudrait d'ailleurs distinguer les situations, pays par pays, pour établir un pronostic fiable.

L'émigration, un facteur nouveau de l'érosion des communautés

L'émigration des chrétiens du Proche-Orient est un phénomène relativement neuf. Du 7^{ème} au 19^{ème} s., les causes de l'érosion de leurs communautés furent

1. surtout les conversions (principalement jusqu'au 15^{ème} s.), dont le facteur majeur me semble avoir été les mariages mixtes ;
2. un solde naturel moindre que chez les musulmans, principalement à partir du 19^{ème} s., sous l'influence du modèle familial occidental.

Les guerres, en revanche, affectaient moins les chrétiens que les musulmans, puisqu'en principe ils étaient exclus du service armé (il y en eut cependant qui se battirent aux côtés de leurs compatriotes musulmans contre les croisés, notamment en Égypte au 13^{ème} s.). Quant aux persécutions meurtrières et aux conversions forcées, si des chrétiens en ont indéniablement souffert ici et là, elles furent sporadiques et limitées.

A partir de la fin du 19^{ème} s., un nouveau facteur d'affaiblissement des communautés chrétiennes levantines est apparu, pratiquement inconnu auparavant : l'émigration, la formation d'importantes diasporas hors des terres orientales.

Le phénomène n'a cessé de progresser tout au long du 20^{ème} s. à telle enseigne qu'il y a maintenant des Églises orientales qui comptent davantage de fidèles en diaspora qu'en Orient même. Un cas significatif est celui de l'Église apostolique de l'Orient, dite « nestorienne » ou « assyrienne », dont à peine 100.000 fidèles vivent en Irak et en Syrie, tandis que le reste de la communauté (150.000 ?) s'est établie en Europe, en Australie, aux Amériques, en ce compris le catholicos-patriarche, exilé depuis 1933 aux États-Unis. Rappelons de même qu'il y a maintenant beaucoup plus de Maronites à l'extérieur qu'à l'intérieur du Liban, encore que les chiffres soient incertains. Les Melkites, orthodoxes et catholiques, sont eux aussi moins nombreux en Orient que dans l'émigration. Le diocèse grec melkite catholique le plus peuplé de nos jours se trouve au Brésil ! Même chose pour les Arméniens, dont seulement deux millions vivent désormais en Arménie, 900.000 dans les autres pays proche-orientaux, mais plus de trois millions en Occident. Même les Coptes - de tous les chrétiens du Machreq ceux qui ont le plus longtemps résisté à la tentation de l'exil -, sont désormais frappés par l'hémorragie : on approcherait actuellement le nombre d'un demi-million de Coptes en diaspora, soit beaucoup plus que 5 % de l'ensemble de la communauté. Un chiffre est révélateur de l'importance de ce phénomène de la diaspora chrétienne orientale : les États-Unis à eux seuls compteraient pour l'heure environ deux millions et demi de chrétiens arabes.

Être arabe et chrétien en diaspora : une visibilité incertaine

Dans les pays d'accueil, la visibilité de ces chrétiens orientaux reste très faible. Les populations européennes ou américaines distinguent mal musulmans et chrétiens arabes. On sait qu'au lendemain de l'attentat du 11 septembre 2001, la première victime d'une certaine rancœur populaire aux États-Unis fut un épicier copte de San Gabriel, Adel Karas, poignardé par un exalté qui voulait « tuer de l'Arabe » pour venger les victimes du World Trade Center. En 1985, une enquête sociologique de Felice Dassetto et Albert Bastenier (UCL) mettait en évidence, non sans un certain étonnement, que la population turque de Bruxelles fréquentait très peu les mosquées par rapport à la communauté marocaine ou par rapport à la communauté turque vivant en dehors de la capitale. De toute évidence, ces auteurs avaient oublié ou ignoraient qu'une proportion importante de « Turcs » vivant à Bruxelles étaient en fait des chrétiens syriaques originaires du Tour Abdin ou du Hakkari. L'assimilation, par un grand nombre d'Occidentaux, du monde arabe à un espace intégralement musulman leur fait méconnaître l'existence des Arabes chrétiens de l'immigration. Pour ceux-ci, la déconvenue est souvent brutale : ils souffrent de ne pas se voir reconnus et compris dans leur identité par leurs « frères » chrétiens d'Occident, de se voir souvent considérés sur le même pied que des immigrants musulmans. Cette souffrance s'ajoute à l'immense déception qui est la leur lorsqu'ils constatent que la terre où ils ont trouvé refuge et qu'ils croyaient « chrétienne » n'a en fait plus grand chose de chrétien et que les chrétiens confessant y sont en réalité maintenant très minoritaires.



Dans un premier temps, je voudrais retracer à grands traits les étapes de la constitution de cette diaspora chrétienne orientale en Occident ; dans un deuxième temps, je tenterai de mettre en évidence les causes du phénomène de l'émigration ; enfin, je m'emploierai à

souligner quelques défis que représente cette diaspora chrétienne orientale à la fois pour les Églises mères et pour les sociétés d'accueil.

Des chrétiens proche-orientaux en Europe depuis l'antiquité

Rappelons d'abord pour mémoire que, dès les premiers siècles de l'Église, des chrétiens d'Orient sont venus en Occident, souvent comme évangélistes, parfois aussi comme marchands ou militaires, et s'y sont établis à demeure. On ne compte pas le nombre de sièges épiscopaux ou de monastères en Gaule, en Espagne, en Irlande, ailleurs encore, qui passent pour avoir eu comme fondateurs ou comme figures de proue des Orientaux. Citons, à titre d'exemple, au 3^{ème} s., saint Chrysostome, patron de Compiègne, et saint Miniato, patron de Florence, et au 4^{ème} s., saint Servais, vénéré à Tongres, tous trois d'origine arménienne. Le chroniqueur saint Grégoire de Tours, au 6^{ème} s., nous apprend qu'il y avait en Gaule des évêques syriaques. En ce temps-là, l'Orient a donné beaucoup de ses forces vives pour l'évangélisation de l'Occident. C'est une dette que nos Églises locales ne devraient pas oublier et qu'il faudrait plus souvent rappeler.

Au Moyen Âge aussi, il y eut sur nos routes d'Occident plus de chrétiens levantins qu'on ne l'imagine. Divers travaux relativement récents ont ainsi révélé l'importance insoupçonnée de la présence de moines ou d'évêques orientaux en Europe de l'ouest. Comment ne pas évoquer ici la figure de saint Macaire, moine-évêque arménien mort de la peste au monastère de Saint-Bavon à Gand le 10 avril 1012 ? Une véritable diaspora arménienne s'est formée au 10^{ème} s. en Roumanie (Moldavie et Valachie) et fut considérablement confortée à partir du 16^{ème}. L'actuelle communauté arménienne roumaine en est l'héritière : on peut affirmer qu'elle est la plus ancienne communauté diasporique chrétienne orientale en Europe. Des marchands arméniens se sont également établis dans nos régions dès 1345, année où quelques-uns reçurent l'autorisation de vendre des tapis à l'extérieur de la cathédrale de Bruges. Ils constituèrent dans cette ville une *loge* ou maison nationale, à l'instar des autres marchands étrangers. Les commerçants arméniens importaient des marchandises rares comme du coton, des épices, des parfums, venues des pays d'Orient et exportaient des biens européens vers l'est. Leur présence est restée importante jusqu'au 15^{ème} s.

Aux 16^{ème}-18^{ème} s., il convient de signaler ce que j'appellerais l'émigration « savante » : des érudits chrétiens orientaux, chassés de l'ancien espace byzantin par la prise de Constantinople ou simplement attirés en Europe par leurs contacts avec les congrégations latines présentes au Levant, ont peuplé nos bibliothèques et nos universités. On pense bien sûr aux grands savants maronites que furent Gabriel Sionite, les Assemani et Abraham Ecchellensis, mais tant d'autres seraient à mentionner, parfois méconnus, comme l'Égyptien Joseph Abudacnus (Abou Dhaqn), qui devint professeur d'arabe à l'Université de Louvain en 1615 et écrivit l'histoire des Coptes. Ces cas individuels et peu nombreux ne constituent évidemment pas à proprement parler une diaspora. L'installation de familles entières sans volonté nette de retour est un phénomène beaucoup plus récent, qui - hormis le cas précité de la Roumanie - n'est pas attesté avant la seconde moitié du 19^{ème} s. Mentionnons tout de même la petite communauté grecque-catholique qui s'installa dans les Bouches-du-Rhône à partir de 1801 après avoir soutenu les troupes de Bonaparte en Syrie et en Égypte : ainsi les Sakkakini, de riches commerçants qui ont donné leur nom à une fameuse artère de Marseille. En 1821, la France, par ordonnance du roi Louis XVIII, autorisa officiellement la consécration de l'église Saint-Nicolas-de-Myre pour les quelque 450 grecs-catholiques de Marseille, avant même que leur communauté ne fût reconnue dans l'empire ottoman.

Les étapes de la formation d'une véritable diaspora (1860 à nos jours)

Certains voient parfois dans les dramatiques événements de 1860, qui furent marqués par le massacre de chrétiens au Liban et dans la région de Damas, la cause de la première émigration massive vers l'Europe, vers la France en particulier. Dans leur étude sur l'histoire de l'émigration des maronites, Albert Hourani et Nadim Shehadi ont cependant émis des réserves bien argumentées sur cette opinion. L'émigration directement provoquée par les événements de 1860 semble avoir été assez limitée. C'est en fait postérieurement que le premier mouvement d'émigration de chrétiens syro-libanais commence à être clairement perceptible. Y contribue sans doute, dans le chef de la bourgeoisie occidentaliste, l'attrait exercé par les sociétés européennes, où se développaient la démocratie parlementaire et le libéralisme économique. La grande exposition du centenaire de Philadelphie (1876) avait ainsi impressionné les nombreux artisans et entrepreneurs syriens qui y avaient été conviés. La première émigration chrétienne semble bien avoir eu des motifs surtout économiques, comme c'est d'ailleurs encore le cas aujourd'hui. Elle doit être mise en rapport avec l'augmentation générale de la population et l'incapacité des économies locales à y faire face. Il faut y ajouter des motivations d'ordre politique, notamment l'inquiétude face au délitement interne du pouvoir ottoman, à son incapacité à s'ouvrir aux principes de liberté et de respect des droits fondamentaux de l'individu, la peur éprouvée aussi par les jeunes d'être intégrés dans l'armée. Le niveau d'éducation supérieur des arabes chrétiens, bénéficiaires de l'action des écoles missionnaires occidentales, encouragea également l'émigration, ouvrant les esprits à l'évolution du contexte mondial et leur donnant les moyens d'une insertion réussie en Occident.

Le processus génocidaire des Arméniens et des autres chrétiens de Turquie orientale, initié dans les années 1890 et qui connut son acmé en 1915-1917, a provoqué l'émigration des survivants, principalement en France (où ils sont 60.000 en 1926 - ils y étaient 4.000 en 1914), en Roumanie, en Pologne, mais aussi en Amérique. D'autres Arméniens fuyant la Révolution russe se joignirent à ce flux.

Les années 1925-1945 paraissent avoir marqué un temps d'arrêt. La crise économique en Occident poussa plusieurs pays, notamment les USA, à restreindre les facilités accordées aux immigrants, tandis qu'au Proche-Orient, le développement de mouvements nationalistes et la participation importante de chrétiens à ceux-ci firent espérer à ces derniers une mutation radicale du contexte socio-culturel et politique et leur accès à un statut de pleine citoyenneté. Au Liban, on note même une tendance au retour des maronites, générée par la crise économique de 1929 en Occident et par l'amélioration des conditions de vie sous le Mandat français. Tout de même, les exactions anti-chrétiennes de la monarchie irakienne en 1933 obligèrent une bonne partie de la communauté assyrienne à prendre le chemin de l'exil, patriarche en tête, qui finit par s'installer, comme on l'a dit, aux USA, dans la région de Chicago.

Autre étape d'importance dans l'histoire de la formation des diasporas chrétiennes orientales : la *Nakba*, la grande catastrophe de 1948 qui poussa 800.000 palestiniens à fuir leur pays natal, chassés par l'armée israélienne. Parmi ceux qui choisirent de s'expatrier en Europe ou aux Amériques, il y avait une part non négligeable de chrétiens, probablement plus de 60.000. Dans les décennies suivantes, la persistance du conflit israélo-palestinien n'a cessé de pousser les chrétiens au départ, dans un flot continu. Après la guerre de 1967, on estime à plus de 20 % les chrétiens de Cisjordanie et de Gaza à avoir émigré. Fait significatif : en 1944, la population chrétienne de Jérusalem était évaluée à 29.350 individus ; elle ne compte

plus 10.000 personnes actuellement. à Bethléem, encore majoritairement chrétienne il y a un quart de siècle, les chrétiens seraient maintenant moins de 30 %.

Une vague majeure de migration commence dans les années 1950-1960. Elle est suscitée par les difficultés économiques croissantes d'un Proche-Orient de plus en plus tiers-mondialisé et par la déception éprouvée par les chrétiens devant l'évolution politique des jeunes États arabes où, nonobstant un laïcisme de façade, maints régimes musclés désireux d'asseoir leur légitimité populaire donnent à l'islam des gages de plus en plus insistants. Le cas de l'Égypte est à cet égard éclairant : la première émigration copte significative débute au lendemain de la révolution (1952) et de la prise du pouvoir par Nasser ; elle s'accroît à partir de la crise de Suez (1956), lorsque le régime du Raïs s'oriente de manière de plus en plus marquée vers un socialisme panarabe qui entretient avec le panislamisme des relations ambiguës.

Il est à noter que, bien souvent, l'émigration des chrétiens orientaux n'est pas de nature radicalement différente de celle de leurs compatriotes musulmans. Les uns comme les autres quittent d'abord le pays pour des raisons de mal vivre. Il en va ainsi des chrétiens Suryoye de Turquie implantés en Allemagne dans les années soixante dans la même proportion que les Turcs musulmans, attirés par les propositions alléchantes du gouvernement de Bonn qui cherchait à pallier le manque de main d'œuvre dont souffrait alors la Bundesrepublik. Dans d'autres pays, en revanche, comme la Suède, la Belgique ou les Pays-Bas, les chrétiens turcs ont été plus nombreux que les musulmans à chercher asile.

Au cours des années 1970-80, la sensible crise économique structurelle dans laquelle s'engage durablement l'Europe est de nature à freiner l'immigration. Mais l'afflux de chrétiens orientaux ne tarit point. Il est motivé par des facteurs politiques et religieux autant qu'économiques. La montée en puissance de l'islamisme politique (Égypte) ou le durcissement des régimes autoritaires (Irak, Syrie) pousse au départ les chrétiens qui en ont les moyens et qui, par leur éducation, aspirent à jouir d'une plus grande liberté. C'est notamment durant ces années que la toute grosse majorité des chrétiens syriaques qui vivaient encore en Anatolie orientale quittent leur contrée d'origine pour la France (15.000 en région parisienne, surtout à Sarcelles), la Belgique, les Pays-Bas ou la Grande-Bretagne. La période considérée a évidemment été aussi très propice à l'émigration des chrétiens du Liban, des maronites surtout, frappés de plein fouet par la guerre civile : il faut toutefois relever que, dans ce cas, les musulmans libanais, surtout les cadres chiites, n'ont pas été moins nombreux à émigrer durant les années noires. Sur quelque 900.000 Libanais qui fuirent le pays, les maronites sont estimés à 200 à 300.000. Parmi les chrétiens orientaux ayant opté pour l'exil durant ces décennies, on peut aussi mentionner, pour la première fois, de nombreuses familles éthiopiennes fuyant le régime sanguinaire de Mengistu, au premier rang desquels la famille impériale elle-même. Comme cette dernière, maints Éthiopiens trouvent un havre en Grande-Bretagne, ou encore en Allemagne ou aux USA.

Dans les années 1990 et au début des années 2000, les deux guerres du Golfe accentuent l'émigration des chrétiens irakiens, qui transitent souvent par la Jordanie ou la Turquie. La communauté assyro-chaldéenne de la région parisienne va ainsi connaître une expansion considérable. En Belgique, si l'on prend pour exemple l'année 1997, pas moins de 60 % des réfugiés en provenance d'Irak étaient chrétiens, alors que les chrétiens n'excèdent pas les 3 % de la population totale de ce pays : le chiffre est significatif de l'ampleur du phénomène. Moins connu est un mouvement d'émigration parallèle qui affecte les chrétiens araméens de la Djézirah, au nord-ouest de la Syrie, lesquels se trouvaient réfugiés sur les rives du fleuve Khabour depuis les pogroms irakiens de 1933, sans doute cela explique-t-il le

nombre anormalement élevé de chrétiens parmi les réfugiés syriens en Belgique et aux Pays-Bas durant la décennie 1990-2000. Évoquons aussi au passage l'apparition, dans le même temps mais pour des raisons essentiellement économiques, d'une première émigration des chrétiens syriaques du Kérala (Inde) aux USA et, dans une bien moindre mesure, en Europe.

Les causes de l'émigration des chrétiens

Une certaine littérature excessivement islamophobe, émanant parfois des milieux chrétiens orientaux de la diaspora eux-mêmes (c'est le cas chez les Coptes, notamment), met volontiers en avant la contrainte de l'islamisme, la discrimination au quotidien imposée par des sociétés orientales majoritairement musulmanes comme facteur principal qui pousserait les chrétiens à plier bagages. Certes, ce paramètre joue et il serait absurde et indécent de le nier. Toutefois, il n'est ni exclusif ni même prépondérant. Dans le cas de l'Égypte, il serait par exemple erroné de le surestimer, puisqu'on a observé que la proportion de musulmans égyptiens quittant leur pays est sensiblement supérieure à celle des chrétiens. On est donc tenté de considérer que c'est plutôt la motivation économique qui est souvent première. Cependant, il est exact que les Coptes qui émigrent le font davantage sans espoir de retour, tandis que les musulmans envisagent le plus souvent leur exil comme temporaire, surtout s'il s'agit d'un exil dans un pays pétrolier où ils comptent ne passer que quelques années, le temps de remplir leur escarcelle ou d'envoyer suffisamment d'argent à leur famille restée au pays. On est évidemment porté à expliquer cette différence d'attitude en fonction du facteur religieux. En réalité, motivation politico-économique et motivation religieuse s'entremêlent : ainsi, il ne fait pas de doute que dans les années 1980-2000, maints chrétiens d'Irak ou de Syrie ont, comme leurs congénères musulmans, quitté leur pays autant par haine de la dictature que par peur du fondamentalisme islamiste. Mais depuis l'occupation américaine de l'Irak et la déstabilisation écœurante de ce pays, l'hémorragie des chrétiens s'accroît dans des conditions dramatiques, surtout en raison des actions terroristes des groupes islamistes radicaux et du conflit opposant chiites et sunnites. Si la situation continue à s'enliser, il est à craindre que la majorité des chrétiens irakiens prennent la fuite. Ils ont pratiquement déjà disparu du sud du pays, majoritairement chiite. Toutefois, notons que, dans ce cas aussi, l'émigration causée par la peur de la guerre civile et interreligieuse affecte semblablement les musulmans. Ainsi, la majorité des 700.000 Irakiens réfugiés en Syrie ne sont pas chrétiens, même si ceux-ci en constituent une part importante.

La seule étude scientifique dont, à ma connaissance, on dispose sur les motifs d'émigration d'une communauté chrétienne et dont on puisse objectivement discuter les résultats, est celle menée à l'Université de Bethléem par le Professeur Bernard Sabella et publiée en 1994/1997. Elle révèle que le pourcentage de chrétiens qui souhaitent partir d'Israël/Palestine est le double de celui des autres catégories de la population (environ 20 % contre 10 %). La majorité de ces candidats à l'émigration de la région de Jérusalem, de Ramallah et de Bethléem donnaient pour raison de leur choix les piètres conditions économiques qui étaient les leurs et le blocage politico-militaire du conflit israélo-palestinien, deux paramètres qui compromettaient gravement, à leurs yeux, l'avenir de leurs enfants. Peut-être les résultats seraient-ils un peu différents aujourd'hui et la peur de l'intolérance musulmane serait-elle davantage mise au premier plan, avec la montée en puissance du Hamas. Et ce qui pousserait sans doute encore davantage les chrétiens palestiniens à fuir, c'est, en tout état de cause, le spectre d'une possible guerre civile entre partisans du Fatah et partisans du Hamas. Toutefois, les réactions angoissées vis-à-vis du Hamas s'observent surtout chez les chrétiens de condition modeste, mais elles sont beaucoup moins tranchées

parmi l'élite cultivée, d'autant qu'il appert incontestablement, au vu des chiffres, qu'un certain nombre de chrétiens appartenant à celle-ci, tant à Bethléem qu'à Gaza, ont accordé leurs suffrages au parti islamiste lors des dernières élections législatives palestiniennes. Or, c'est aussi parmi les jeunes de cette élite que Sabella, dans les années 80, a enregistré le plus grand nombre de ceux qui étaient tentés par la perspective de l'émigration. Comme le dit très bien Sabella, on peut y voir un dommage collatéral de l'action des écoles missionnaires occidentales qui ont davantage exposé les chrétiens à l'attractivité des modèles occidentaux de société.

Cette dernière observation n'est pas sans lien avec une autre qu'a faite Sabella : la plupart des familles de la *middle-class* palestinienne chrétienne ont déjà des parents en diaspora. Plus c'est le cas, plus est grande la propension à émigrer. La présence à l'étranger d'un parent facilite les démarches préliminaires, améliore les conditions de l'intégration ; la législation de certains pays d'accueil peut au demeurant accentuer le phénomène en favorisant la réunification des familles. C'est un facteur qui peut s'avérer déterminant. C'est ce qu'on appelle l'« émigration en chaîne » : ainsi, parmi les chrétiens de la région de Bethléem et de Jérusalem, les plus enclins à l'exode sont les Arméniens, les Syriens et les Grecs orthodoxes, parce que 40 % des membres de ces communautés ont déjà des proches à l'étranger.

Comme l'a souligné récemment (octobre 2006) le 16^{ème} Congrès de la Conférence des Patriarches Catholiques orientaux, l'émigration chrétienne est certes liée au déficit démocratique des pays levantins mais aussi au sens de leur mission qu'ont - ou que n'ont plus assez - les chrétiens d'Orient. « La présence sans le sens de la mission invite à quitter le pays. La prise de conscience de la mission qu'ont les chrétiens à l'égard de leur société est le facteur le plus important qui les invitera à rester dans leurs pays, à faire face à toutes les difficultés et à participer aux efforts communs pour sauver leurs pays et y fonder des démocraties réelles, enracinées dans des traditions propres aux sociétés arabes chrétiennes et musulmanes tout en empruntant aux démocraties modernes les éléments positifs qui libèrent la personne humaine sans en détruire les valeurs de base ».

Des motivations revisitées a posteriori

Les raisons de l'émigration sont donc en grande partie économiques, politiques et culturelles. Cependant, des enquêtes menées auprès des chrétiens d'Orient en diaspora révèlent que dans la perception qu'ils nourrissent de leur histoire et des motifs qui les ont amenés à s'éloigner de leur terre natale, la discrimination religieuse prend petit à petit le pas sur les autres raisons. Il y a là une sorte de reconstruction anamnétique a posteriori qui se mâtine volontiers d'accents islamophobes de plus en plus prononcés et qui s'amplifie nettement à la seconde génération. Insensiblement, certains chrétiens orientaux en diaspora perdent le contact avec les réalités de leur pays d'origine et surtout avec la réalité de la convivialité islamo-chrétienne en Orient. Ils sont, sans s'en rendre compte, influencés par le climat angoissé qui prévaut aujourd'hui dans les opinions publiques occidentales lorsqu'il est question des relations avec l'Islam. Ils en développent parfois un discours outrancièrement négatif sur le monde musulman et sur la cohabitation interreligieuse dans leur pays, ainsi qu'une vision catastrophiste tout à fait faussée de l'histoire de leurs communautés en terre d'Islam. Les orientalistes occidentaux connaissent bien ce phénomène, eux qui, pour peu qu'ils mettent en lumière les pages positives de l'histoire de la convivialité islamo-chrétienne au Levant, se trouvent inévitablement interpellés avec vigueur par des chrétiens orientaux qui les accusent d'être des « Turcs de profession », des islamophiles aveugles et inconscients, sinon des complices de l'« oppression islamique ». Cette posture me paraît être singulièrement

courante dans les communautés coptes d'Amérique, d'Australie et d'Europe, auxquelles la hiérarchie elle-même a souvent dû demander de tempérer un discours systématiquement hostile à l'islam et terriblement réducteur.

Chrétiens orientaux et musulmans ensemble en Europe : une opportunité pour le dialogue islamo-chrétien ?

Ayant quitté des pays majoritairement musulmans pour s'établir dans des contrées qu'ils pensaient majoritairement chrétiennes, les chrétiens d'Orient en diaspora se retrouvent fréquemment, surtout en Europe de l'Ouest, dans des contextes socio-culturels où les chrétiens affirmés ne sont plus qu'une minorité décroissante et où l'Islam a acquis une visibilité jugée envahissante par beaucoup. Maintes fois, ils éprouvent en outre le sentiment pour eux très déplaisant d'être confondus avec les musulmans. Cette situation représente une nouvelle épreuve. Tentant de se démarquer des immigrés musulmans, d'aucuns développent une attitude envers l'islam encore plus négative que certains cénacles occidentaux d'extrême droite. Mais cette situation pourrait être une opportunité à saisir. Les chrétiens orientaux en diaspora ne pourraient-ils pas la prendre comme une invitation à collaborer au nécessaire dialogue entre christianisme et islam ? Hélas, beaucoup d'entre eux se sentent plutôt investis de la mission de lutter contre l'influence grandissante de l'islam dans l'espace occidental, et de mettre en garde, par leur témoignage, contre les dangers d'une islamisation rampante. Réaction bien compréhensible mais qui risque, à la longue, de se révéler stérile et génératrice d'aigreur. D'autres, plus lucides, notamment sur leur histoire vis-à-vis de laquelle ils parviennent à prendre du recul, décident au contraire de s'engager dans le dialogue islamo-chrétien, d'y apporter leur expérience, leur clairvoyance, leur mémoire préalablement décantée, dans un contexte sécularisé où l'islam est désormais aussi minoritaire que le christianisme. Ne sont-ils pas à même de dire mieux que quiconque ce qu'est et a été, dans la réalité, la coexistence entre chrétiens et musulmans en Orient, quelles ont été ses ombres mais aussi ses lumières ? Ne détiennent-ils pas quelques clefs d'une réflexion en profondeur sur ce que peut ou devrait être le « vivre chrétien avec l'Islam » ? Face aux excès du sécularisme qui en vient à nier des valeurs essentielles de l'éthique abrahamique comme la famille, le respect de la vie ou la solidarité intergénérationnelle, chrétiens orientaux et musulmans peuvent en outre témoigner ensemble d'une vision de la société plus soucieuse de laisser une place à Dieu et à son enseignement de vie. Il ne s'agit pas de former une alliance des croyants contre les mécréants, mais de construire un témoignage commun qui propose d'autres perspectives que celles imposées par le discours majoritaire.

Que pouvons-nous faire pour les chrétiens orientaux en diaspora ?

Les chrétiens que nous sommes ont une responsabilité particulière dans l'accueil de nos frères orientaux qui, empruntant les chemins des premiers apôtres, ont quitté leurs terres ancestrales pour nos brumes nordiques.

S'agissant des orientaux catholiques, il faut espérer que l'Église romaine veille de plus en plus à faciliter le maintien de leur identité en donnant les moyens à leurs Églises mères d'exercer sans entrave leur juridiction et leur sollicitude pastorale dans la plénitude de leurs traditions spécifiques. Je pense notamment qu'il est anormal que le clergé oriental catholique marié ne puisse, en terres de diaspora, exercer son ministère... Pourquoi ce qui est acceptable en Orient ne peut-il l'être en Occident ? Pourquoi la vénérable tradition du clergé oriental

marié doit-elle être comme mise entre parenthèses ou occultée dès lors qu'on se trouve hors d'Orient ?

Il m'apparaît aussi que les différentes associations qui, en Europe et aux USA, s'emploient à soutenir les chrétiens d'Orient, ne sont pas encore assez attentives à inclure dans leurs objectifs des initiatives visant à favoriser le maintien de liens étroits entre les communautés de la diaspora et les Églises mères, voire à encourager le retour au pays. Concernant ce dernier point, il convient certes de garder mesure, circonspection et pudeur : il serait malvenu de la part d'Occidentaux de prôner hardiment aux chrétiens levantins en diaspora le retour sans tenir compte de leur situation singulière. La belle affaire de leur vanter les mérites du retour ! Ce n'est pas nous qui avons à affronter la précarité économique, la dictature, la discrimination religieuse... En revanche, il est de notre devoir de favoriser l'entretien des relations suivies avec les Églises d'origine, la culture séculaire, le pays natal... Cela devrait faire partie de nos préoccupations constantes, car pour l'avenir des Églises concernées, il est capital que la plaie de la diaspora n'entraîne pas la perte définitive, après une ou deux générations, de milliers de familles et de forces vives. En effet, la vie à l'étranger induit bien souvent, notamment en raison des mariages mixtes, un processus de distanciation par rapport à la communauté d'origine et à sa tradition, un oubli de la langue, parfois un rejet de l'identité spirituelle et liturgique orientale. C'est d'autant plus regrettable que la présence en Occident de nombreux fidèles orientaux entretenant avec leurs Églises mères des liens nourris pourrait féconder un renouveau de la réflexion théologique au sein même de ces Églises, leur permettant de mieux aborder le dialogue avec la modernité. Il est vrai que l'inverse s'observe aussi : certaines communautés de la diaspora ont parfois tendance, pour parer au danger de l'acculturation destructrice, à se replier sur elles-mêmes ou, à tout le moins, à se regrouper géographiquement dans des centres communautaires peu ouverts, avec le risque d'une fossilisation culturelle et religieuse.

Pour sa part, *Solidarité-Orient* essaye de cultiver ce souci de veiller au maintien des liens avec le pays et l'Église d'origine. Par exemple en attribuant des bourses à de jeunes étudiants orientaux qui entreprennent des études en Belgique, pour autant qu'ils acceptent de collaborer avec les communautés paroissiales de la diaspora locale et qu'ils s'engagent fermement à retourner dans leur pays une fois leur formation achevée. Nous avons également à coeur de soutenir, quand nous en avons la possibilité, des micro-projets de développement où sont associés à la fois des organismes établis en Orient et des associations de la diaspora qui travaillent main dans la main. C'est une donnée nouvelle : les communautés chrétiennes orientales en diaspora sont désormais un public auquel devraient s'adresser *aussi* de manière particulièrement ciblée des associations telles que la nôtre, qui s'emploient à sensibiliser les chrétiens d'Europe à la situation de leurs frères d'Orient. Il serait anormal que la solidarité des chrétiens européens envers les chrétiens du Levant émane des seuls Européens de souche sans impliquer aussi les chrétiens orientaux de l'émigration ; parmi ces derniers, ne sont pas rares ceux qui ont bien prospéré en terre d'exode. Il nous revient sans doute de leur rappeler de temps à autre leurs devoirs envers leurs coreligionnaires restés dans leurs terres natales. C'est une préoccupation qui me touche personnellement beaucoup, mais j'avoue éprouver parfois de la difficulté à la concrétiser avec toute l'ampleur que je souhaiterais.

Enfin, je crois qu'il est également indispensable que les organismes de soutien aux chrétiens d'Orient aident les communautés de la diaspora à cultiver de leur histoire la vision la plus objective possible et surtout moins marquée du sceau de la prétendue inévitable confrontation entre l'Islam et le christianisme dont ils auraient été continûment les victimes. C'est dans ce sens que travaille notre Bulletin quand il accorde inlassablement attention à la problématique du dialogue islamo-chrétien et quand il souligne tout ce qui, en Orient, exprime

ce traditionnel partage du pain et du sel qui a toujours fini par prévaloir entre chrétiens et musulmans. Certes, il ne faut pas verser dans un irénisme excessif : la situation des chrétiens en terre d'Islam n'a pas toujours été et n'est pas partout un tapis de roses. Aujourd'hui même, c'est vrai que les Coptes d'Égypte souffrent d'être des citoyens de seconde zone, insuffisamment protégés dans leurs droits par un État corrompu qui doit donner le change aux islamistes pour protéger son pouvoir. C'est vrai qu'en Irak, les chrétiens sont désormais victimes de la haine assassine de certains fondamentalistes et prisonniers du conflit entre chiites et sunnites. Mais être conscient de ces blessures dramatiques et les rappeler n'empêche pas d'apprécier en même temps les aspects positifs et la richesse humaine de la longue convivialité islamo-chrétienne dans la région où le christianisme et l'islam sont tous deux nés et ont connu leur première expansion.

Le terme *diaspora* signifie sans doute au premier chef « dispersion ». Mais il peut aussi se comprendre comme « ensemencement » et « fécondation ». C'est un dernier aspect de l'émigration chrétienne orientale sur lequel je voudrais conclure. Par leur présence dans nos cités, les chrétiens du Levant peuvent nous faire mieux découvrir les valeurs toujours actuelles de la spiritualité chrétienne orientale. Ils sont parmi nous la Voix de cet Orient d'où est venue la lumière du Christ (*Ex Oriente Lux*). Ils nous rappellent que l'Église est plurielle, que le message évangélique s'est enraciné au cours du temps dans des cultures très diverses, dont il faut respecter les sensibilités. Ils disent, dans nos cités au laïcisme univoque, que sécularité et respect de l'héritage religieux ne sont pas incompatibles. Nous devons les aider à rester eux-mêmes, fidèles à leur identité et à leurs traditions de foi, de manière à ce que leur diaspora participe authentiquement d'une inter-fécondation de l'Occident et de l'Orient dans le cadre d'une mondialisation dialogale, c'est-à-dire d'un Œcuménisme total et d'un humanisme universel.

Christian Cannuyer



Pour en savoir plus

Ces quelques lignes doivent beaucoup aux travaux suivants, dont on recommandera la lecture :

- Albert HOURANI et Nadim SHEHADI (dit.), *The Lebanese in the World : A Century of Emigration*, Londres, 1992.
- Jean-Michel BILLIoud, *Les chrétiens d'Orient en France*, Paris, 1997.
- Bernard SABELLA, *L'émigration des chrétiens arabes : dimensions et causes de l'exode*, dans Andrea PACINI (dir.), *Les communautés chrétiennes dans le monde musulman arabe. Le défi de l'avenir* (Proche-Orient Chrétien, 47/13), Beyrouth, 1997, pp. 141-170.
- Les Actes du Colloque *Eastern Christians in the Diaspora : The Burden of the Past, the Challenge of the Future*, organisé à Nimègue en octobre 2000 par l'Institute of Eastern Christian Studies et la Faculté de Théologie catholique de Lille, avec le soutien de Solidarité-Orient et de l'OEuvre d'Orient, et publiés dans un n° spécial de *The Journal of Eastern Christian Studies*, 54/12 (2002), 126 pp.

Un documentaire bouleversant co-réalisé par Robert Alaux et Nahro BethKinne, figure éminente de la communauté syriaque en Belgique, raconte le drame du génocide oublié des Araméens de Turquie orientale, massacrés en 1915-1917 à l'instar des Arméniens : **Seyfo, l'élimination**. Un DVD de 52 minutes, disponible au prix de 20 euros. Contact : nahro.bethkinne@tiscali.be



SE COMPRENDRE

Rédaction: J.M. Gaudeul

SMA-PB - 5, rue Roger Verlomme - 75003 Paris - France

Tél. 01 42 71 84 54

Fax: 01 48 04 39 67

Abonnements (10 numéros par an, de Janvier à Décembre)

France: 30 € - Etranger: 35 € - CCP 15 263 74 H Paris

Site Internet: <http://www.comprendre.org>

adresse e-mail: contact@comprendre.org

Joyeux Noël à tous

AVEC NOS MEILLEURS VOEUX POUR 2008

LECTEURS : QUI ETES VOUS ?

Au fil des ans, les lecteurs de *Se Comprendre* changent en nombre et en répartition. Publié en français, depuis 1956, pour un public français qui voulait se lier d'amitié avec des immigrés musulmans, le contenu de notre publication a immédiatement intéressé un grand nombre de chrétiens vivant en pays à majorité musulmane, notamment en Afrique du Nord.

Actuellement, notre lectorat, qui se monte actuellement à **468**, se répartit ainsi :

France: 305

Europe: 38

Amérique : 3 (Canada)

Moyen et Proche Orient : 13 (Israël/Palestine : 7 ; Liban : 4 ; Turquie : 2)

Afrique: 108

(Algérie : 34 ; Maroc : 14 ; Tunisie : 14 ; Egypte : 6 ; Mali : 7 ; Mauritanie : 3 ;

Niger : 4 ; Sénégal : 2 ; Tchad : 2 ; Zambie : 1 ; Angola : 1 ; Burkina Faso : 12 ; Cameroun : 1 ; Côte d'Ivoire : 2 ; Djibouti : 1 ; Afrique du Sud : 1 ; Kenya : 1 ;

RDC Congo : 1 ; Rwanda : 1)

Asie : Indonésie : 1

NOUVEAUX LECTEURS

Certains d'entre vous reçoivent ici leur premier numéro de *Se Comprendre* sans l'avoir demandé :
c'est un cadeau de Noël !!!

En effet, nous avons reçu un don important destiné à favoriser la diffusion de publications qui encouragent une meilleure entente des humains et la venue de cette « paix sur la terre » promise à la naissance de Jésus.

C'est un abonnement d'un an qui vous est ainsi offert : vous déciderez ensuite si vous voulez le renouveler à l'avenir.

Bienvenue dans la famille de ceux qui, en Europe ou ailleurs dans le monde oeuvrent pour que chrétiens et musulmans arrivent à se comprendre.

NOS PROJETS

Il faut savoir que d'autres bulletins sont nés, dans la même perspective, en d'autres langues : *Encounter* est produit en anglais, à Rome par le PISAI depuis 1974 ; *Begrip*, en néerlandais, paraît depuis 33 ans, et *Encuentro*, en Espagnol, en est à son 420^{ème} numéro.

Depuis ses débuts, *Se Comprendre* a fait paraître plus de 790 numéros. Leur longueur varie avec les sujets et l'index, en petits caractères, couvre près de 18 pages. Comme nous avons fini par ouvrir un site Internet, cet index peut se consulter à www.comprendre.org, et les anciens numéros peuvent se commander à notre adresse pour 3 € pièce.

Le choix des sujets doit tenir un certain équilibre pour répondre aux besoins du plus grand nombre : dans les débuts, beaucoup recherchaient une initiation de base à l'islamologie. Depuis, d'excellents ouvrages, livres ou livrets, répondent à ce besoin. Notre but n'est pas, non plus, de donner les dernières nouvelles d'une actualité à rebondissements incessants.

Il nous semble plus important de fournir des éléments de réflexion sur les évolutions de mentalité qui risque d'influer sur la rencontre possible entre chrétiens et musulmans. Outre des textes de l'islam classique, nous tenterons de présenter les vues et les propositions de courants théologiques ou spirituels plus récents, des analyses de situations actuelles, à l'échelle d'un pays ou d'une zone géographique ainsi que le retentissement des événements les plus marquants (rencontres ou affrontements) qui aident les uns et les autres à se comprendre ou, au contraire, nuisent à cette connaissance mutuelle.

A l'heure où les communications se font plus faciles, nous serions heureux que nos lecteurs nous suggèrent, par e-mail, par exemple, les sujets dont ils souhaiteraient la parution (les numéros déjà parus fournissent évidemment une collection où l'on peut immédiatement puiser).

Abonnement par e-mail ?

Le prix de l'abonnement est calculé au plus près pour couvrir les frais d'impression et de timbrage. Certains lecteurs préféreraient-ils un abonnement par e-mail qui nous dispenserait d'un envoi par la poste ? Le coût de l'abonnement serait évidemment moindre. Qu'en pensez-vous ?

Vos réponses peuvent nous parvenir à redaction@comprendre.org.

Avec toute notre amitié,

J.M. Gaudeul
Rédaction de Se Comprendre